BSB Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Barjatinskij, Aleksandr P.

Quelques heures de loisir a Toulchin

Moscou 1824
Rar. 4481#Beibd.9
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10862342-4

10662342

10662342

# QUELQUES HEURES

DE

# LOISIR A TOULCHIN.

10662342

10662342

1602.

# QUELQUES HEURES
# DE LOISIR

A

# TOULCHIN,

Par le Prince A. Bariatinskoy,

*Lieutenant des Hussards de la Garde.*

---

**Quoniam insanire lubet. . . .**

---

MOSCOU,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE SEMEN,

IMP. DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE MÉDICO-CHIRURGICALE,

RUE DE LA KISLOVKA.

---

1824.

10662342

Печатать дозволяется съ тѣмъ, чтобы по напечатаніи, до выпуска въ публику, представлены были въ Цензурный Комитетъ: одинъ экземпляръ сей книги для Цензурнаго Комитета, другой для Департамента Министерства Духовныхъ дѣлъ и Народнаго Просвѣщенія, два экземпляра для ИМПЕРАТОРСКОЙ публичной Библіотеки и одинъ для ИМПЕРАТОРСКОЙ Академіи Наукъ. Февраля 18 дня, 1823 года. Книгу сію разсматривалъ Лекторъ Французской Словесности и Кавалеръ

ИВАНЪ ПЕЛЬТЪ.

10662342

# QUELQUES HEURES

DE

# LOISIR A TOULCHIN.

# SOUVENIRS D'UN VIEILLARD.

## ÉPITRE

### A MON VIEIL AMI.

Salut, mon vieil ami, compagnon de jeunesse,
Camarade d'école, aujourd'hui de vieillesse!
Relis ces foibles vers, ils sont de nos beaux jours.
Ils furent, tu le sais, dictés par mes amours.
Mon printems fut brûlant, mon été fut terrible,
L'amitié reste seule à mon hiver paisible:
Ainsi, d'un cœur usé qui longtemps a gémi,
Le temps chasse une amante et jamais un ami.
Peignant un fol amour, ces vers qui te déplurent,
Depuis un demi-siècle avec lui disparurent.

Le hasard me les a soudainement offerts ;
Mais hélas ! il n'a pu me rendre que mes vers.

Écoute : retiré dans mon vieux domicile,
La grêle, à coups pressés, bondissait sur la tuile,
Et les vents mugissant leur lugubre conçert
Sur mes frêles carreaux préludaient à l'hiver.
La flamme pétillait par ma main attisée.
Que j'aime à contempler cette grotte embrasée,
Où lutte un dur sapin contre un feu dévorant.
Là, d'une bouche ardente, échappée en torrent,
Sur le sombre tapis la lumière agile
Peint d'un carré brillant la surface mobile.
Des ardeurs de l'été cet heureux réservoir
Ranime mes vieux jours. C'est là que chaque soir
Sous quatre-vingts hivers ma tête appesantie,
Nourrit un reste ingrat de chaleur et de vie.
C'est là que feuilletant tous mes faibles écrits,
Ma main voulant du feu ranimer les débris,
A souvent, sans regret, aux flammes moins actives,
Livré de mon printems les erreurs fugitives.
Mais hier, sous mes doigts ces vers se sont trouvés ;
Le goût les condamna ; le cœur les a sauvés.

..... L'orage est appaisé, mon âme est en silence;
Sur ma haine qui meurt ton supplice commence.

Sans regret je te livre à ton nouvel amant;
Mais ce calme est pour toi le plus cruel tourment.
Tu hais d'un cœur trahi l'importune innocence :
Ta haine s'indignant de tant d'indifférence,
Compose des poisons pour aigrir mes douleurs,
Pour trouver une excuse elle attend mes fureurs.
Non, je saurai dompter un courroux légitime;
Une juste vengeance honorerait ton crime.
La perte de ton cœur ne vaut pas un regret,
Ce cœur doit lentement se flétrir en secret.
Sur la foi des plaisirs en vain tu te reposes,
Ton front se pare en vain de myrtes et de roses :
Le remords saura bien, tyran de tes beaux jours,
Poursuivre le forfait dans les bras des amours;
Tu n'adouciras pas cette couleuvre horrible :
Le remords corrompt tout, il est incorruptible;
Sa victime est le cœur, le temps son aliment.
Est-il dans l'univers un plus affreux tourment,
Que ce poignard vengeur qui s'attache au parjure?
Arrête!... il en est un : c'est celui que j'endure!...
Qu'ai-je à feindre? pourquoi ce langage trompeur?
Femme perfide, oui, l'enfer est dans mon cœur.
J'ouvre ce triste cœur à tes regards avides;
Y vois-tu les serpents des noires Eumènides?
Mes malheurs n'ont-ils pas surpassé tes désirs?

Savoure mes tourmens, mes pleurs et mes soupirs.
Tes remords ne sauraient égaler ma misère ;
Le repentir, peut-être, un jour les fera taire ;
Mais moi qui de forfaits n'ai point souillé mon cœur,
Le repentir peut-il adoucir ma douleur !
Quel remède à mon mal? hélas ! rien ne l'appaise.
J'abhorre ma vertu, l'innocence me pèse,
Pour calmer un instant mes douloureux transports :
Je voudrais à tout prix acheter des remords.
De quel sang m'abreuver ? où sont donc mes victimes?
Quel cœur dois-je percer?... Mon âme a soif de crimes.
Ma langue est desséchée et mon corps est brûlant.
Invente des forfaits, dont le remords sanglant
Remplace dans mon sein mes souffrances actives,
Ote-moi mes douleurs, donne-m'en de plus vives.
Sans cesse avec horreur moi-même je me voi,
Contre moi-même enfin, je me ligue avec toi.
Grand Dieu ! tout est souillé par mes regards arides,
Les traces de mes pas sont des monstres perfides.
Mon haleine brûlante empoisonne les airs,
Mon existence enfin outrage l'univers. . . .
Que les tems sont changés ! que mon âme est flétrie
Autrefois, sur des fleurs je promenais ma vie ;
Sur le jour qui mourrait naissait un plus beau jour ;
Lise belle sans art, Lise belle d'amour,

Était de l'univers la plus belle parure.
Moi, j'étais dans ses bras l'orgueil de la nature.
O tems, trop heureux tems! votre seul souvenir
Peut dans ce cœur éteint rallumer un soupir.

Jeune, je poursuivais une image incertaine,
Tout-à-coup tu parus: une flamme soudaine
Alluma tout mon sang, pénétra dans mon cœur,
Et dans ma Lise enfin je trouvai mon vainqueur.
Redoutant tes mépris, je dévorais mes larmes,
Au monde contre toi je demandais des armes,
Et cherchant à calmer ma naissante douleur,
J'abandonnai ma vie à ce monde trompeur;
Mon âme pour te fuir à se fuir condamnée
Dans des flots de plaisirs fut bientôt entraînée;
Mais tout leur vain fracas irritant mes tourmens,
« O! monde, que je hais tes faux amusemens,
» Lui dis-je: ils sont de glace, et mon cœur est de flamme.
» Toi, qui n'éprouvant pas les transports de mon âme,
» Promènes tes momens de plaisirs en plaisirs,
» Reprends ta folle joie, et rends-moi mes soupirs. »

Ton cœur novice encore, aimant sans méfiance,
Me découvrit enfin sa brûlante innocence.
Mille baisers ardens me livrèrent ta foi:
L'univers disparut, je ne vis plus que toi.

Oh ! rends-moi ton amour, ma Lise, mon amie !
Un traître, un imposteur, empoisonna ma vie,
Il souffrait : près de toi, je plaignis sa douleur.
Je t'aime seul, dis-tu, — pour toi seul bat mon cœur.
Mes baisers sur ta bouche, hélas ! brûlaient encore,
Quand ta bouche à l'ingrat répondit... je t'adore (*)
Seul, avec ma douleur je languis désormais,
Ah ! si je t'aimais moins, que je te haïrais !

Mais quoi ! triste jouet d'une volage amante
Dois-je donc applaudir à sa flamme insolente ?....
Vengeance ! mets un terme à mes lâches douleurs ;
Il faut à mon affront du sang et non des pleurs.
Périsse le perfide aux yeux de la parjure !
Où trouver un supplice égal à mon injure ?
Ah ! c'est peu du trépas d'un rival fortuné,
Mais puisqu'à son destin ton sort est enchaîné ;
Le sang du séducteur pourra laver ton crime :
Ma vengeance demande une double victime.
Frappant son traître cœur je briserai le tien....
Que dis-je, insensé ? Moi, je percerais ton sein !
Ce sein, qu'en d'autres tems n'habitait point la haine,
Où pressé dans tes bras, respirant ton haleine,

---

(*) Ces deux vers sont une traduction de deux vers de M. Karamsin.

Je défiais les Dieux en mourant de plaisir ;
Ces Dieux pouvaient frapper ; mais non nous désunir.
Mais hélas ! ces momens ont glissé sur ma vie ;
Quel aspect déchirant pour mon âme trahie !
Je te vois dans les bras d'un lâche séducteur :
Son soupir fait ton bien, son baiser ton bonheur.
Ah ! qu'il vive ! au tombeau c'est à moi de descendre;
Mais tremble : tes remords sortiront de ma cendre.
Dejà, rien ici-bas ne peut frapper mes sens,
Ni renouer le fil de mes jours languissans.
Ainsi le lys brisé sur sa tige retombe :
Sur la terre exilé, ma patrie est la tombe.
Quoi ? bientôt un instant finira mes douleurs,
Et le froid de la mort éteindra tant d'ardeurs !
Si, pour te rendre heureuse, il faut que je périsse,
Ah ! laisse-moi du moins le choix de mon supplice.
De ton amour éteint ranime la fureur :
Donne encore un baiser. . . j'en mourrai sur ton cœur.
Viens, ma Lise, et pressant ma bouche avec furie,
Ta bouche recevra les restes de ma vie. . . .

Longtems mille serpents ont déchiré mon cœur.
Mon rival cependant enivré de bonheur,
Jouissait en repos de ses ardeurs traîtresses.
Le repentir tardif repoussa ses caresses.

Je vis Lise à mes pieds. . . pleurs, regrets superflus !
Je l'adorais encor, je ne l'estimais plus :
Mon amour outragé dédaigna de l'entendre ;
Mais un marbre glacé pèse enfin sur sa cendre.
Elle fut malheureuse, elle pleura ses torts,
Et son dernier soupir fut encore un remords.
J'éteignis sur sa tombe une haine implacable,
Je la revis charmante, et l'oubliai coupable.
Elle seule, autrefois, sut embellir mes jours,
La tombe avec sa cendre enferma mes amours.

Que n'ai-je pu m'asseoir dans l'infernale barque ?
Pourquoi l'amour, armé du ciseau de la Parque,
N'a-t-il tranché des jours filés par la douleur !
Ah ! que du moins ces vers, histoire de mon cœur,
D'un souvenir brûlant réchauffant ma vieillesse,
Me rendent quelquefois les jours de ma jeunesse.
Tel fut un vieux nocher, hôte des flots amers :
Le soleil quarante ans l'éclaira sur les mers.
Mais la vieillesse enfin paralysant ses veines,
Des ondes lui ferma les routes incertaines.
Alors, pour fuir, dit-on, sa triste oisiveté,
Il venoit sur un roc des vagues insulté,
Contempler et le Ciel et l'écume de l'onde,
Et noyer dans la mer sa tristesse profonde :

Là, sa vue embrassant cet abyme sans fond,
Allait avec les flots se perdre à l'horizon ;
Et, fendant le cristal des ondes fugitives,
Son esprit abordait les plus lointaines rives;
Mais qu'un nuage épais, la foudre dans les flancs,
S'étende sur les eaux et déchaîne les vents :
Un feu court tout-à-coup dans ses veines glacées,
Il se voit au milieu des vagues courroucées,
Et, pour se dérober à ces périls nouveaux,
De ses bras qu'il agite, il croit fendre les flots.
Son pied cherche un appui, son œil cherche un rivage.
Ainsi, dès que fuyant un cœur glacé par l'âge,
L'amour à la vieillesse eut confié mes jours,
Son souvenir encor m'a tenu lieu d'amours.

# ÉPITRE

## A

## IVACHEFF (*).

AIMABLE fainéant, déserteur du Permesse,
Je viens, cher Ivacheff, gourmander ta paresse :
La lecture a, sans doute, un charme consolant ;
Mais doit-elle en marâtre enchaîner le talent.
On diroit, à te voir, à tes livres fidèle,
Que ta verve est éteinte et ton piano rebelle.
Quoi ! d'un léger travail tu craindrais le fardeau
Toi, qu'Euterpe dispute à la vive Erato ?
Crains plutôt de lasser leur flatteuse indulgence,
Va, cours au double mont implorer leur clémence.

O ! toi, de la Fontaine aimable traducteur,
Sais-tu que d'Apollon tu surpris la faveur ?

---

(*) Capitaine aux chevaliers-gardes.

Lui-même il lut tes vers à sa grande ombre émue
(Car au Parnasse enfin, toute langue est connue.)
Alors le bon vieillard caressa tes succès,
Et, retrouvant sa verve en tes heureux essais,
Du paisible séjour où son ombre repose,
S'est applaudi deux fois de sa métamorphose.
. . . . . Il rit en revoyant son *Carvel* (*) soucieux,
Les chagrins du jaloux, le songe officieux,
Qui lui..... mais je me tais : ma muse est chaste encore.
Que tu sus bien, enfin, dans ta langue sonore
Transportant avec art ses folâtres écrits,
Revêtir de nos mœurs le destin des maris !
En intègre valet un amant s'insinue (**)
Pour écarter l'affront de sa tête chenue,
L'époux sous un poirier vient guetter le rusé. . . .
Mais au gré de tous trois, ton vers souple, aiguisé,
Trompant de *Sire Bon* la rage maritale,
Orna son front joyeux de l'aigrette fatale.
Depuis, dans le repos ta verve s'assoupit.
Rougis..... mais ce reproche excite ton dépit;
Eh bien, cher Ivacheff, si tu fuis la censure,

---

(*) Conte de la Fontaine.

(**) Autre conte de la Fontaine.

Près du piano royal d'élégante structure,
Viens oublier soudain mes vers et ma leçon;
Du superbe instrument interroge le son:
Aussitôt, sous tes doigts, frappée avec adresse,
La touche s'inclinant répond et se redresse.
Tantôt, ta main légère en concert ravissant,
Confiant ta pensée au clavier frémissant;
Sur ce front bigarré s'avance, rétrograde,
Ou poursuit tout-à-coup la brillante roulade;
Tantôt, en accords pleins ta main s'appesantit:
Jusques au fond du cœur chaque son retentit.
Tes caprices brillans, tes douces fantaisies
S'emparent tout-à-coup de nos âmes ravies.
O! vous, dont le chagrin a resserré le cœur
Venez de ces concerts savourer la douceur!
Pressant d'un pied léger la pédale sonore
Il quitte un doux accord pour un plus doux encore.
Fais-tu gronder l'orage et Neptune troublé?
Tout le long du clavier le tonnerre a roulé.
Tes doigts se succédant par une heureuse fuite;
Ta main poursuit ta main qui la croise ou l'évite.
Là, chaque son mourant se perdant à regret,
Sous un ton plus flatteur quelquefois reparaît,
Que ta pensée enfin s'offre, ou riante ou noire,
Toujours ton doigt léger donne une âme à l'ivoire.

Reproches superflus ! vain et triste regret !
Ta verve est endormie, et ton piano se tait.
Hélas ! devant tes yeux ta languissante plume
Dans l'encrier rempli par l'encre se consume.
Des tas de papier blanc sur ta table allongés
Près d'elle, l'un sur l'autre, en ordre sont rangés.
La tête sur ta main nonchalamment penchée,
Sur quelque livre ouvert ta vue est attachée ;
Et l'autre main tendue en un repos fatal,
Faisant bondir ses doigts par un jeu machinal,
Prélude savamment, en cadence inutile,
Sur le brillant vernis de la table immobile.

# L'AMOUR AFFLIGÉ

## ÉPITRE

À

## Mme LA Psse C. G.....N NÉE S.....FF.

L'AUTRE jour, l'amour tout en larmes
Aux Dieux reprochait son malheur;
La tristesse augmentait ses charmes:
Je fus sensible à sa douleur.
Pourquoi, dis-je, ces yeux humides?
Sans doute, un de tes dards perfides
Aura blessé ton propre cœur,
Aura fait, pour venger nos peines,
Couler son poison dans tes veines.
— Non, dit-il, je suis trop adroit
Pour pouvoir me blesser moi-même;
Mais hélas! tout l'univers voit
Ma honte et ma douleur extrême. . . .
— J'entends: ta jalouse fureur

Qui ne se nourrit que de larmes,
A rencontré, sans doute, un cœur
Qui brave tes sanglantes armes :
Voilà le mystère éclairci. . . .
— Eh non ! — Qu'est-ce donc ? — Le voici :
Une perfide, une barbare,
Qui pour mes maux naquit exprès,
En qui la vertu la plus rare
Orne les célestes attraits,
Cause mon infortune extrême.
Ah ! si vous aviez vu, vous-même,
Cet être cruel et charmant,
Sa beauté, sa grâce divine. . . .
— Poursuis, lui dis-je, pauvre enfant
Je la connois c'est Catherine.
Oui, peut-on s'y méprendre? Hélas! qui le sait mieux!
Sachez donc, qu'abaissant ses regards sur la terre,
Le conseil suprême des Dieux,
Sourd aux cris de ma mère
Remit à sa rivale (affreuse iniquité !)
Le sceptre de la beauté !
Cet arrêt inoui combla notre misère.
En vain, pour amollir les célestes tyrans,
Ma mère déploya ses charmes.
Ni ses beaux yeux mourans,

Où brilloient d'inutiles larmes ,
Ni ce teint vermeil et charmant ,
Ni sa voix douce et défaillante ,
Ni tout ce qu'a d'attrayant
La beauté suppliante ;
Rien ne put attendrir d'impitoyables Dieux.
Arrêtez , arrêtez dit-elle ,
Dieux ! quelle injustice cruelle.
Celle qui donna le jour
A l'Amour ,
Seule peut être appelée
Déesse de la beauté !
Ce discours plein de vérité
Frappa la céleste assemblée.
Déjà nous étions triomphans ,
Lorsque Minerve. . . . O ! Dieux ! fatale jalousie !
( J'étais entre les bras de ma mère ravie )
Se lève , — et lui montrant deux perfides enfans ,
Achève par ces mots son antique vengeance.
Laisse-là ton Amour ! S'il te doit l'existence ,
A deux amours charmans elle donna naissance.
Le barbare remplit tous les cœurs de forfaits :
Aucun poison jamais ne souillera leurs traits.
Hélas ! je les ai vus : quels charmes ! quelle grâce
( J'en rougis encor de dépit. )

Enfin, pour mettre un terme à ce cruel récit :
Leur mère de la mienne occupera la place,
Et moi.... Terrible arrêt, comble de tous mes maux,
Je dois céder aussi mon sceptre à mes rivaux ;
Mais ce qui trompe un peu mon infortune extrême
C'est que malgré Jupiter même,
Ces nouveaux Dieux n'auront jamais
Ni mon audace, ni mes traits.
Cet espoir de mes pleurs peut seul tarir la source.
— Ah, pauvre enfant ! que je te plains.
Si c'est là ta seule ressource,
Lui dis-je alors, — oui j'en conviens :
Ils n'ont pas tes dards, ta colère ;
Mais crois-moi, les yeux de leur mère
Sont des traits plus sûrs que les tiens.

10662342

10662342

# POÉSIES DIVERSES.

10662342

# A MADAME

## LA Psse D. . . . . KY née Psse G. . . . . N.

*Pour son jour de naissance, jour où elle avoit atteint sa vingtième année.*

De l'amant de Thétis le char étincelant,
S'éteignant dans les airs, se rallumant dans l'onde,
Vingt fois autour du monde
A décrit son cercle brûlant,
Depuis que Minerve adoucie,
Et Vénus attendrie
De leur haine implacable ont calmé la furie.
Mais quel heureux lien pourroit unir leurs cœurs?
Les Dieux à leur pouvoir mesurent leurs fureurs:
Qui peut donc cimenter leur amitié fidèle?
Ah! qui le peut? . . . . une simple mortelle. —
Si quelqu'un de Vénus surprenait la faveur,
S'il obtenait de sa tendresse
Des grâces, de la fraîcheur;
Aussitôt Minerve en fureur

Le privait de sagesse.
Pour venger ses tristes affronts,
Vénus la combattait avec ses propres armes.
Minerve sur quelqu'un versait-elle ses dons :
Vénus lui refusait des charmes.
Des sages, la laideur défigurait les traits,
Des beautés, la folie éclipsait les attraits.
Lasses enfin, d'une telle vengeance,
Elles voulurent désormais
Éteindre leur haine à jamais.
L'amitié dans leurs cœurs déjà prenait naissance ;
Mais les deux déités, malgré des liens si doux,
Redoutant les effets de leurs transports jaloux,
Craignaient une amitié si soudaine et si tendre :
On ne voit pas le feu recélé sous la cendre.
Enfin, pour prévenir les funestes retours
De leur antique jalousie,
A Minerve attendrie
Vénus tint ce discours :
« Cimentons de nos cœurs la concorde charmante
» Qu'il naisse une mortelle en ce jour fortuné ;
» Que votre cœur par elle au mien soit enchaîné
» Et qu'elle soit de nous une image frappante ;
» Que votre feu brille en ses yeux ;
» Comblez-la des dons précieux

» De votre sagesse céleste ;
» Moi, je lui donne la beauté.
» La candeur, l'amabilité ;
» Elle sera douce et modeste.
» Tel est le sceau de ma fidélité. »
Elle dit : et dans son ivresse
Minerve embrasse la Déesse,
A ce charmant projet sourit ;
L'accord fut fait : — et Varinka naquit.

# A LA MÊME,

## A L'OCCASION DE SON JOUR DE NOM.

Faisant pâlir l'idolâtrie,
Sainte-Barbe par ses vertus
Rendit les peuples confus
De leur antique barbarie.
De sa main, déchirant le bandeau de leurs yeux
Elle a du paganisme abattu les faux Dieux ;
Mais vous, si dans ces temps le sort vous eût fait naître,
Qu'avant elle, ici-bas, vous eussiez pu paraître ;
Malgré tout votre zèle et malgré vos attraits,
Le monde aurait été plus payen que jamais :
Vous eussiez, il est vrai, combattu les idoles,
Et brisé de l'erreur ces ouvrages frivoles,
Inutiles efforts : les peuples adorant
Les célestes vertus, dont votre âme est nourrie,
Quittant bientôt leur barbarie,
N'auraient fait, en vous voyant,
Que changer d'idolâtrie.

# POUR L'ALBUM

## DE Mme J.....Y.

Vous, que la louange outrage;
Vous, qui méprisez les flatteurs;
Et, de l'esprit fuyant l'hommage,
N'aspirez qu'à celui des cœurs!
N'ayez jamais d'album : dans d'éloquentes pages
Que d'autres par écrit recueillent des suffrages.
Riez de leur vanité
Dans des livres dorés mollement caressée;
Qu'elles y trouvent leur beauté
Avec grâce tracée;
Leur facile bonté
Finement encensée;
Leur séduisant regard galamment redouté;
Et l'art dans chaque vers ornant la vérité.
Vous, moins vaine et plus sage,
Faites de cet album un bien plus noble usage
Et chaque soir, sans partialité,

Déposez-y, fidèlement tracées,
Vos actions et vos pensées;
Que ce recueil enfin, plus justement vanté
Soit l'histoire de votre vie.
Vous verrez, que sans flatterie,
Sans faste, sans faux ornemens,
Libre de fades complimens,
De fastidieuse éloquence,
Ce bel album ne sera plus
Qu'un cours de bienfaisance;
Qu'un catalogue de vertus.

# A MADEMOISELLE

## P..... B.....OFF., POUR SON ALBUM.

« POINT de complimens, dites-vous,
» Car mon esprit, de vérités jaloux,
» Rejette avec mépris un si banal hommage;
» Cependant, de vos vers, remplissez cette page. »
Me taire ou vous blâmer? ... En ce terrible choix
De m'imposer silence est pour vous une gloire,
Quoi! vous calomnier ou céder la victoire!
Vous mettez trop gaiement mon esprit aux abois.
Vous croyez triompher.... vous vous trompez sans doute,
Cet arrêt si cruel n'a rien qui me déroute:
Je vous trouve un défaut, — j'oserai même plus,
Ce défaut, selon moi, balance vos vertus.
Il afflige mon cœur, sans cesse l'inquiète.
Mon cœur sur ce défaut, vous juge sans pitié;
Si vous aviez hélas! pour moi plus d'amitié;
Vous seriez alors parfaite.
Voyez de quels chagrins vous devez être atteinte
Sans ce maudit défaut, au gré de votre orgueil,
Vous n'auriez entendu jamais ma triste plainte,
Ni lu de mauvais vers dans ce joli recueil.

# A MADAME

## LA Psse T. . . KOY NÉE Csse W. . . . N.

### ( IMPROMPTU ).

QU'ÉCRIRAI-JE sur cette page ?
Je connais vos vertus, j'ignore vos défauts.
Je ne vanterai pas le brillant avantage
D'être fille d'un héros.
Ses exploits, dès long-tems ont grossi notre histoire ;
Vous lui devez le jour, et nous tous notre gloire ;
Mais pour louer vos vertus, vos attraits,
Pourquoi rappeler ses hauts faits ?
Bien que ni remparts, ni murailles,
N'arrétassent ses pas vainqueurs ;
Il a moins gagné de batailles,
Que vous n'avez gagné de cœurs.

# ROMANCE

## (SUR LES MOTS DONNÉS : *Aimer et plaire*).

D'UNE indifférence sauvage
Armé contre un sexe trompeur,
Du port je contemplais l'orage,
Qu'amour excite dans un cœur.
Riant d'un mal imaginaire
Je ne cessais d'affirmer,
Que les femmes ne pouvaient plaire,
N'ayant point un cœur pour aimer.

Mais, tout-à-coup parut Adèle,
J'admirai son regard charmant,
J'y vis une âme tendre et belle,
J'y lus un cœur sensible, aimant:
Mais ses yeux, sa taille légère
Ne pouvant encor me charmer,
Je crus, qu'ignorant l'art de plaire,
Adèle au moins savait aimer.

Hélas ! atteint d'un feu terrible,
Je vis tout d'un œil différent :
Son cœur si tendre, si sensible
Me parut froid, indifférent.
Je redoutais son caractère,
Un doute affreux vint m'alarmer :
J'étais sûr qu'elle savait plaire,
Je doutais qu'elle sût aimer.

Bientôt elle vit ma tristesse
Et soudain perdant sa rigueur,
Un regard trahit sa tendresse,
Un soupir me livra son cœur.
Ivre d'une douce chimère,
Je ne craignis plus d'affirmer,
Que si vos beaux yeux savent plaire,
Femmes, vos cœurs savent aimer.

Mais sitôt que d'indignes chaînes
La perfide me vit chargé,
Elle se joua de mes peines
Et de mon amour outragé.
Beautés cruelles ! ma misère
Pour jamais vint me confirmer :
Que pour tromper, vous savez plaire
Mais que vous ne sauriez aimer.

# TRADUCTION

## D'UNE ODE D'HORACE.

( *Mercuri nam te docilis magistro etc.* )
Lib. III. O. VIII.

MERCURE ! ( car docile à tes leçons savantes ,
Amphion sut mouvoir les rocs obéissans ) ,
Et toi , Lyre , sur qui ces cordes frémissantes
Forment des accords ravissans ,
Jadis triste et sans voix ; mais aujourd'hui chérie
Et des festins des grands , et des temples des Dieux ,
Que Lydé prête enfin une oreille attendrie
A vos concerts mélodieux !
Vous pouvez amollir les tigres sanguinaires ,
Arrêter des torrens l'irrésistible cours ,
Entraîner les rochers et les forêts entières ,
Charmer les plus sombres séjours.
Malgré les cent serpens qui sifflent sur ses têtes ,
L'affeux Cerbère , ému par vos sons caressans ,

Retint sa triple langue en ses gueules muettes
Et baissa ses yeux menaçans.
En dépit des tourmens, sur ses lèvres livides
Ixion d'un sourire a senti les douceurs,
Quittant l'urne séchée, on vit les Danaïdes,
Vous écoutant, verser des pleurs.

Apprenez à Lydé pour quels horribles crimes
Elles doivent remplir une coupe sans fond,
Dites-lui quels tourmens réserve à ses victimes
Le Tartare au gouffre profond.
Les barbares!... (O ciel! par quel excès de rage?)
Les barbares, d'un père embrassant le courroux,
Ont pu d'un fer coupable, en leur fureur sauvage,
Trancher les jours de leurs époux.

Une seule, grands dieux! digne de l'hyménée
Et dont le nom vainquit les siècles envieux,
Osa tromper son père et sa rage effrénée
Par un mensonge glorieux.
Lève-toi, lève-toi, mon jeune époux, dit-elle,
Au sein de l'amitié crains un perfide bras,
Crains l'éternel sommeil d'une nuit éternelle,
Trompe mes sœurs, fuis le trépas!

Ces lionnes qu'excite une horrible furie,
Comme de faibles daims égorgent leurs époux;

Plus tendre, je ne puis, ni t'arracher la vie ;
Ni t'enfermer sous cent verroux.
Un père courroucé va m'accabler de chaînes
Pour avoir épargné mon époux malheureux,
Et sur un frêle esquif me jeter dans les plaines,
Qu'habite le Numide affreux.
Pars ! pars ! . . . . à ma douleur je sens que je succombe.
Ma tendresse et la nuit te prêtent leurs secours.
Suis un sort plus heureux, et grave sur ma tombe
Le doux regret de nos amours.

# TRADUCTION

## D'UNE ODE D'HORACE.

(*) (*Pastor cum traheret. etc.*)
Liber I. Od. XIII.

DÉJA, d'un hôte ingrat la perfide insolence
Bravait avec Hélène et la mer et les vents ;
Quand Nérée, en courroux, d'un lugubre silence
Couvrit la voix des autans.

Le Dieu sort des eaux et d'un accent terrible
Dévoile au fugitif ses terribles destins,
Malheureux, lui dit-il, sous quel auspice horrible
Retournes-tu chez les tiens.

Déjà, des Grecs vengeurs les cohortes altières,
Du nom de roi des rois ornant Agamemnon,

(*) Quelques écrivains prétendent que cette Ode est allégorique la belle Hélène selon eux représente Cléopâtre; et Pâris le voluptueux Antoine, etc.

Jurent de rompre enfin tes noces adultères,
Sur les cendres d'Ilion.
Quel feu dans les coursiers ! quelle audace intrépide !
Dieux ! que de sang troyen coûte un vil ravisseur !
Et Pallas aiguisant son acier homicide
Aiguise aussi sa fureur.
En vain, fier du secours que Vénus te prépare,
Tu flattes tes cheveux de roses couronnés ;
En vain, fais-tu gémir l'amoureuse cithare
Sous tes doigts efféminés.
Va ! fuis, dans tes palais les lances meurtrières
Au fer d'Ajax, en vain, tu dérobes ton flanc :
L'on verra ; mais trop tard, tes cheveux adultères
Noirs de poussière et de sang.
Aperçois-tu Nestor et le fils de Laërte ?
Les Grecs dans leurs conseils puiseront tes malheurs.
Et déjà Stélénus, jurant ta juste perte,
Agite ses dards vengeurs.
La victoire partout sous son bras se déploie
Il guide avec adresse un char accoutumé.
Plus vaillant que son père, et demandant sa proie,
Diomède s'est armé.
Telle, à l'aspect du loup, une biche tremblante,
Fuit loin des verts gazons qui furent ses festins :

Ainsi tu le fuiras ! . . . Perfide ! à ton amante
Promis-tu de tels destins ?
Achille, retiré sur sa flotte immobile,
Des Troyennes, en vain, recule les malheurs.
Et des Grecs consternés la fureur inutile
Respecte en vain vos douleurs.

Hélas! pour un instant, vous suspendez vos plaintes :
Quelques hivers encore et les murs d'Apollon
N'offriront au passant, que ruines éteintes ;
Restes plaintifs d'Ilion.

10662342

LE

# VIEILLARD DU MESCHACEBÉ.

10662342

A

# P. PESTEL (*).

QUATRE lunes déjà, j'y pense avec effroi,
*Prime sodalium!* me séparent de toi.
Sans doute, il te souvient, des tranquilles soirées :
Où, par l'épanchement nos âmes resserrées,
Trouvaient dans l'amitié tant de charmes nouveaux.
Alors, te reposant de tes nombreux travaux,
Ou, las d'avoir sondé quelque grande pensée,
Ma muse sous ta main fut souvent caressée.
De deux Natchez, pour toi, j'ai tracé les revers,
Prends pitié de leurs maux, et sur-tout de mes vers.

(*) Colonel, commandant le régiment de Viatka.

# LE VIEILLARD DU MESCHACEBÉ.

Dans la Louisiane, en ces heureux climats
Qui virent les amours et les pleurs de Chactas ;
De la rive opposée aux savannes profondes
Que le Meschacebé couronne de ses ondes :
S'avance dans ses eaux un immense rocher.
La biche bondissante en craindrait d'approcher.
C'est là qu'un vieux Natchez pleurant sa destinée,
La tête sur son sein tristement inclinée,
Et courbé sous le poids du chagrin et des ans,
Mêlait au bruit des flots ses longs gémissemens :
Mais soudain s'arrachant à sa morne tristesse
Il exhale en ces mots la douleur qui l'oppresse :
« Inutiles remords ! j'ai déchiré son flanc. . .
« Sur mon front foudroyé retombe ma vengeance.
« Père dénaturé, j'ai bu mon propre sang,
« Je traîne avec horreur une horrible existence.
» Du fils, du tendre fils qui tomba sous mon fer,
« Grands Dieux, que le sang est amer ! »

« Puissant Meschacebé ! fais cesser mes supplices ;
Rends-moi, rends-moi ce fils qui coûta tant de pleurs,
Ou dumoins, fendez-vous, ô vagues, mes complices,
Et montrez, un instant, l'objet de mes douleurs. »

« La vingtième neige en ces lieux est tombée (*)
Depuis que chaque jour ce roc m'entend gémir.
Mes cheveux ont blanchi, ma poitrine est courbée ;
Mais ma longue douleur semble encor rajeunir. »

« Enfant d'un doux sourire il égayait son père,
Ses caresses, ses jeux faisaient battre mon cœur.
O ! d'une épouse blanche image vive et chère,
Tu fus longtems mon bien, mon amour, mon bonheur. »

« A peine un noir duvet ombrageait-il sa bouche,
Qu'au milieu des forêts, méprisant le danger,
Il exercait son bras contre un bison farouche,
Et ses pas devançaient le daim le plus léger. »

« Quel œil n'eût admiré sa démarche divine
Et sa grâce sauvage et sa noble vigueur,
Ses cheveux noirs tombant sur sa blanche poitrine
Et de ses beaux yeux bleus la céleste douceur. »

« Heureux ! si sur ce fils, mon bonheur, mes délices,
J'avais pu, pour toujours, fixer mes sentimens ;

---

(*) Neige pour année.

Mais l'implacable amour par d'éternels supplices
Fit payer à mon cœur quelques heureux momens. »

« Je puisais le bonheur au sein d'une maîtresse,
Bientôt d'affreux soupçons mon cœur fut combattu
L'ingrate me fuyait; mais plaignant ma tristesse
Un reste de pudeur retenait sa vertu. »

« L'aspect d'un fils soumis augmentait mes supplices
C'est sur lui que tomba ma jalouse fureur.
Ses belles qualités qui faisaient mes délices ,
Ses belles qualités faisaient tout mon malheur. »

« Ce fils triste, abattu, de mon ingrate amante
Vit la légèreté ! Il maudit ses appas ,
Et l'accusant d'aigrir mon âme délirante
Sur ce roc solitaire il rencontre ses pas. »

Arrête, lui dit-il, femme vaine et légère ,
De mon père adoré veux-tu trancher les jours ?
Si tu l'aimas jadis, si la vertu t'est chère :
Rappelle dans ton sein tes premières amours.

Sous son front ténébreux vois quel regard farouche ,
Les caresses d'un fils sont pour lui sans douceur ;
Pour toujours le sourire abandonne sa bouche ,
Ses yeux étincelans sont avares de pleurs.

De soupirs douloureux sa poitrine oppressée
Recèle un noir chagrin qu'il n'ose confier.

Cruelle ! rends le calme à son âme blessée
Ou perce encor mon sein qu'il remplit tout entier ....
Cesse de m'accabler, épargne-moi, dit-elle,
Ta pieuse éloquence a réveillé mon cœur.
Je pouvais m'égarer, mais ta voix me rappelle :
Le père d'un tel fils doit faire mon bonheur.

Ce fleuve abandonné par son onde rapide
Verra son lit peuplé de troupeaux bondissans,
Le lion rugira sous la biche timide :
Avant que mon amour trahisse ses sermens.

« Mon fils tombe à genoux, son âme est oppressée,
Son cœur la bénissait d'avoir sauvé mon cœur ;
Et sur sa belle main contre son sein pressée
De ses chastes baisers il scellait mon bonheur. »

« J'arrive .... à cette vue, à ces marques certaines
Quels yeux n'eussent été cruellement séduits :
Tout mon sang se glaça dans mes brûlantes veines
Je n'avais plus d'amante; et n'avais plus de fils. »

« Saisissant les cheveux de sa tête innocente
Dans trois coups de poignards j'épuisai ma fureur ;
Et mon bras égaré, dans l'onde gémissante
De ce rocher sanglant, le jette avec horreur. »

« Jusqu'au dernier soupir conservant son courage
Aucun cri ne retint mon poignard odieux,

Un sourd gémissement répondit à ma rage
Et l'onde s'entr'ouvrant l'engloutit à mes yeux. »

« Dans l'abyme emporté, de distance en distance,
Trois fois son noble front s'éleva sur les eaux ;
Mais trois fois aussitôt au gré de ma vengeance
Ce front ensanglanté disparut sous les flots. »

« Pour la dernière fois la vague blanchissante
M'offrit ses cheveux noirs et ses pâles attraits ;
Mais la mer reprenant cette tête charmante
D'un murmure éternel la couvrit pour jamais. »

Pour jamais ! . . . pour jamais! . . . O vengeance céleste
Ote à mes yeux ardens ce jour que je déteste;
Que je tombe soudain sur ces sables brûlans,
Comme tombe le fruit emporté par les vents ;
Comme la neige, au soleil dilatée,
Tombe de la branche agitée.

Hélas ! près de mon fils et sur ces mêmes bords
Je pourrais dans les flots éteindre mes remords ;
Mais non, un tel forfait mérite que je vive ,
Que longtems dans ce corps ma douleur soit captive.
Dans les tourmens j'achèverai mon sort.
Suis-je, hélas ! digne de la mort ?
Si quelqne Dieu puissant touché de ma souffrance
En me rendant mon fils me rendait l'innocence ;

Si sa main, effaçant un désespoir profond
De rides tout-à-coup débarassait mon front ;
Si le cruel amour qui fit mes destinées,
Me ramenant soudain sur mes tristes années
De ses feux dans mon sein rallumait les fureurs ;
Si dix vierges alors m'offroient leurs jeunes cœurs ;
A ce fils malheureux dont le trépas m'accable
Je les céderais.... tous fût-il même coupable
« Inutiles remords ! j'ai déchiré son flanc....
Sur mon front foudroyé ! retombe ma vengeance !
Père dénaturé, j'ai bu mon propre sang,
Je traîne avec horreur une horrible existence.
Du fils, du tendre fils qui tomba sous mon fer,
Grands Dieux, que le sang est amer ! »
Là, le vieillard se tut. Du rocher pacifique
Les flots avaient miné le fondement antique
Le sable tout-à-coup cède à son poids affreux,
Et le roc s'inclinant sur le fleuve orageux
Se roule avec fracas dans ses eaux courroucées
Et jette loin du lit les ondes dispersées.
Là du vieillard brisé tomba le triste corps,
Et la vague emporta le crime et le remords.

# FRAGMENT DE POLYXÈNE.

## TRAGÉDIE D'OZÉROFF.

## ( ACTE I. SCÈNE I. )

PYRRHUS ( près du tombeau d'Achille ).

OMBRE du grand Achille, ombre chère et terrible !
Calme enfin, ô mon père ! un courroux inflexible ;
Avant que la nuit règne en ces bords désolés,
J'immole une Troyenne à tes mânes troublés ;
Et son sang pénétrant sous la pierre fumante
Apaisera l'ardeur de ta cendre brûlante.
Si, d'Ilion en feu le vaste embrasement,
N'a pu suffire, Achille, à ton ressentiment ;
Si l'honneur de ta tombe exige une victime :
J'en jure par ton nom dont la gloire sublime
Remplit tout l'univers, remplira tous les tems ;
Que Jupiter lui-même entende mes sermens ;
Père auguste des Dieux, maître de la nature,

Sa foudre impitoyable écrase le parjure :
Oui, si du sang troyen je frustre ton courroux,
Si ta victime enfin se dérobe à mes coups :
Qu'aussitôt sur Phyrrhus sa main appesantie
Tranche dans son printems une coupable vie.
Qu'indigne fils d'Achille et que lâche guerrier,
Dans un oubli honteux il rentre tout entier.....
Mais le conseil des Grecs vers ce tombeau s'avance.

## SCÈNE II.

PYRRHUS, AGAMEMNON, NESTOR ET AUTRES CHEFS, GRECS.

PYRRHUS.

Auguste Agamemnon, et vous dont la vaillance
Des remparts de Priam a renversé l'orgueil !
Cédant à ma prière, et déplorant mon deuil,
Vous venez près des lieux, où la tombe recèle
D'un immortel héros la dépouille mortelle.
Un traître de sa vie interrompant le cours,
L'arrêta dans sa gloire au midi de ses jours.
Quels exploits promettait ce courage indocile !
Mais Ilion debout a vu tomber Achille.
Le sort, le sort jaloux ravit à ses regards
La ruine de Troie et de ses fiers remparts,

Dont les débris brûlans roulent sur notre armée.
Des tourbillons épais de cendre et de fumée.
Mais Achille a sans doute, approuvé nos exploits,
L'inflexible trépas pour lui n'a point de lois;
Et mort, apparaissant sur sa tombe vaincue,
Cet horison de sang a rassasié sa vue.
Neptune, notre camp, tout dormait cette nuit:
L'écho plaintif des tours qui croulaient avec bruit,
Interrompait parfois ce lugubre silence.
Soudain un bouclier vibre avec violence:
Resplendissante d'or, à mon regard ému
Comme un astre éclatant sa grande ombre a paru.
Tel qu'au jour des combats son œil brillait encore,
Trois fois il jette un cri : trois fois l'airain sonore
Des dômes d'Ilion se brise avec fracas.
C'est ainsi que jadis, éloigné des combats,
Méprisant des troyens les clameurs insolentes,
Il recula d'un cri leurs cohortes tremblantes :
Le rivage en frémit, Hector en fut ému,
Le sang d'une troyenne en ces lieux répandu
Doit rendre le repos à cette ombre sublime,
J'attends, m'a-t-elle dit, aujourd'hui ma victime.

Ulysse en ce moment, aux marches des autels
Reçoit avec respect l'ordre des Immortels.
Calchas les interroge, et de ces mains sanglantes,

Découvrant des taureaux les entrailles fumantes ;
De la jeune Troyenne y lit le nom fatal.
Sans doute, des chefs grecs l'auguste tribunal
Va rendre à son tombeau les honneurs légitimes ! . . .

AGAMEMNON.

N'avons-nous pas d'assez de sang et de victimes
Célébré sa mémoire, honoré son trépas,
Pour vouloir d'un sang pur souiller encor nos bras?
Dans l'ardeur du combat on pardonne à la rage
Qu'excitent les périls, que provoque l'outrage ;
Mais après la victoire, insulter au malheur,
Sur la jeune captive exercer sa fureur,
Quel triomphe cruel ! quelle gloire honteuse !
Si l'implacable Achille en sa tombe orgueilleuse
Renferme un cœur d'airain, d'Euménides rempli :
Les exploits de son fils ne l'ont que trop servi ;
Et tant d'ombres, enfin, aux enfers descendues,
Ont attesté dès-lors à ses mânes émues,
Que Priam respecté des Grecs victorieux,
Mettait ses cheveux blancs sous la garde des Dieux :
Mais, qu'atteint par Pyrrhus, ce vieillard déplorable
Arrosa leurs autels de son sang vénérable.
De tels exploits, sans doute, ont calmé le héros :

PYRRHUS.

Quel étrange discours ! . . . . Eh quoi ! le roi d'Argos ,
Quand je rends à mon père un légitime hommage ,
Pour la mort de Priam m'adresse cet outrage !
Mais ce Pâris enfin , dont le crime odieux
Arma toute la Grèce et mon père et les Dieux
Qui d'Achille vainqueur rompant la destinée ,
Éteignit avec lui son naissant hyménée ,
A qui doit-il le jour et tous ses attentats ?
Le trépas de Priam qu'on reproche à mon bras
Lava-t-il le forfait d'avoir produit le traître ?
Que n'ai-je pu , Grands Dieux ! avoir fait disparaître
Avec son lâche roi ce peuple sans vertu !

AGAMEMNON.

Consolez-vous Seigneur , ce peuple a disparu.
Cet amas de débris qui couvre au loin la plaine ,
Est le vaste tombeau de la race troyenne
Quels sont nos ennemis ? et qui frapper enfin ?
Est-ce la veuve en pleurs , la mère , ou l'orphelin ,
Des Grecs victorieux faible et timide proie :
Eux seuls attesteront qu'il était une Troie.
Mais leur captivité dut payer nos revers ,
Et dix ans de travaux ont acheté leurs fers.
Sur les corps des troyens , et sur ces mêmes rives ,

Le sort parmi nous tous, partagea nos captives.
Vous commandez en maître à la veuve d'Hector;
Hécube en ses vieux jours plus malheureuse encor
Veuve de la fortune et des malheurs de Troie,
Dévorant ses chagrins, objets de notre joie,
Aux rivages d'Itaque ira confier ses pleurs;
Cassandre dans Argos finira ses malheurs,
Cassandre d'Apollon vainement inspirée
Prédisant aux Troyens leur fin prématurée,
Leur montrait, mais en vain, leur destin malheureux
Recélé dans les flancs d'un cheval monstrueux.
La seule Polyxène évita l'esclavage.
Les Grecs à votre père en rendant cet hommage,
En elle ont respecté son amour et son choix.
Et qui donc, de l'honneur méconnaissant la voix,
Voudra d'Achille mort honorer la mémoire
Du prix de ses travaux, du témoin de sa gloire
Qui doit à la patrie attester sa valeur?
La patrie..... où déjà nos vaisseaux pleins d'ardeur
Gémissant sous le faix des dépouilles de Troie
Devraient porter nos Grecs pleins d'ardeur et de joie.
Mais les Dieux, suspendant l'ordre des élémens,
Ont endormi soudain et la mer et les vents;
Enfin, depuis dix jours la terre sans rosée
Halète sous le feu d'une voûte embrasée.

Devons-nous, immolant l'innocente beauté,
Armer encor le Ciel par notre cruauté?

PYRRHUS.

Depuis quand la pitié connoit-elle un Atride?
Lui qui, devant les Grecs assemblés en Aulide,
Sourd aux cris de sa fille, et de son rang jaloux,
Offrit Iphigénie à Diane en courroux!

AGAMEMNON.

J'étais jeune, Pyrrhus, alors j'avais votre âge.
L'ardente ambition égara mon courage.
Les ans ont dissipé son prestige trompeur:
J'ai traversé la vie et poussé par l'erreur,
J'ai souvent échoué sur cette mer terrible.
Je n'ai plus tant de feu, mon âme est plus sensible.
Aucun revers encor n'a domté votre cœur:
Mes malheurs m'ont appris à plaindre le malheur.
Priam offre un exemple effrayant et sublime
Méditez le destin dont il fut la victime:
Peut-être un jour Pyrrhus accablé sous son poids
Saura que l'infortune est l'école des rois. . . . .

10662342



# FRAGMENS DE FINGAL

## TRAGÉDIE D'OZÉROFF.

## ( ACTE I. SCÈNE VI. )

### FINGAL, MOÏNE, ETC.

FINGAL.

De ma félicité, Dieux ! comblez la mesure.
Viens, Moïne, viens, que ta voix me rassure.
Ah ! dis-moi, qu'à l'amour ton cœur n'est point fermé
Que tu reçois mes vœux ; que Fingal est aimé.
Du jour, où ton regard terrassa mon audace,
De combien de tourmens j'ai payé ma disgrâce.
Jadis enveloppé d'une austère vertu,
Je traitais de faiblesse un amour inconnu ;
Plus froide que le souffle hivernal de Borée
Mon âme était de gloire et d'honneurs enivrée :
Un seul de tes regards rabaissant sa hauteur
A ranimé ma vie, a réchauffé mon cœur ;

Le feu qu'il a glissé dans mes brûlantes veines
M'a fait d'un tendre amour sentir toutes les peines.
Les ennuis de l'absence, et le doute rongeur,
Et des transports jaloux l'insupportable horreur,
Déchiroient chaque jour un amant qui t'adore :
Dans la fraîcheur des nuits ce feu brûlait encore.
Le sommeil à mes yeux ne pouvait te ravir.
Ta démarche, semblable au souffle du Zéphyr
Qui froissant le feuillage y soupire et murmure,
Tes accens si connus, ton haleine si pure,
Tes beaux regards si doux, ton sourire enchanteur
Tout, dans Moïne absente, irritait ma douleur.
Dans Moïne aujourd'hui, tout m'inspire la joie.
Ah ! confirme un bonheur, qu'un juste ciel m'envoie.

MOÏNE.

Croissant dans le silence à l'ombre des forêts
Nos cœurs purs, innocens, et libres de secrets,
De la simple nature enfans simples comme elle,
Ignorent d'un discours la feinte criminelle.
A peine je te vis, je le dis sans détour,
Oui, mon premier regard fut un regard d'amour.
Adorer un héros, c'est agrandir son âme !
Et fière de nourrir une héroïque flamme:
Mon père et tout son peuple apprirent mon bonheur,

La tombe de ma mère approuva mon ardeur
A tout être sensible enfin je la raconte,
Même au trône des dieux je l'offrirais sans honte.
Ta Moïne, crois moi, partagea tes douleurs,
Que de fois de l'absence accusant les rigueurs
Assise sur la plage ou sur un roc stérile
J'étendais mes regards sur la plaine mobile!
Chaque vague écumante en un lointain douteux
Semblait la blanche voile, objet de tous mes vœux.
Mais bientôt sur le sable abaissant son écume
Elle inondait mon cœur d'une froide amertume.
Que de fois, attentive, et seule avec mes pleurs
La nuit, près de la mer, je trompais mes douleurs:
Les vagues qu'agitait la brise passagère
Formaient le bruit trompeur de ta course légère.
Oublions le passé, Fingal est de retour,
Et sans réserve enfin je me livre à l'amour.

FINGAL.

Sur le soir d'un beau jour la harpe frémissante
N'a pas les sons flatteurs de ta bouche charmante.
Chacun de tes accens doux comme la vertu
Dans le fond de mon cœur porte un charme inconnu.
Au faîte du bonheur, au comble de l'ivresse,

Quel prix pourrais-je offrir, Moïne, à ta tendresse
Et comment reconnaître un si touchant retour.

MOÏNE.

L'amour est le seul prix d'un véritable amour.
Aime ta douce amie ! et que ton âme ardente
Dans mon père souffrant console ton amante,
Tantôt sur tous ses traits quel désespoir affreux;
Sous ses noirs sourcils il dérobait ses yeux ;
Ses rides où se cache un chagrin qui le mine
Ne peuvent s'aplanir sous la main de Moïne.
Étranger aux plaisirs, il gémit, désolé,
Comme l'onde gémit sur un roc isolé,
Unissons nos efforts, n'ayons qu'une pensée ;
Rendons enfin le calme à cette âme blessée.
Ah ! sois pour lui le fils qu'il perdit sans retour
Par tes soins envers lui, prouve-moi ton amour.
Mon cœur se partageant entre un époux, un père,
Bénira le bonheur d'une union si chère.

FINGAL.

Je le savais, le sort a comblé mon espoir.
Oui, consoler un père est un sacré devoir (*)

---

(*) . . . . *Sacré soleil* dont je suis descendue etc.
RACINE.

Ah ! combien dans tes mains ma destinée est belle
Toujours la fille tendre est épouse fidèle.
Ton père infortuné doit être aussi le mien
Pour calmer les douleurs qui déchirent son sein
L'Amour m'en donnera la tendre inquiétude.
Heureux, si pour prix de ma sollicitude,
Une larme de joie étincelle en ses yeux,
Et me rend digne enfin de ton cœur généreux.

## ACTE II. SCÈNE II.

Consacrez ces trois jours à l'hospitalité ;
Pliez à ce devoir votre orgueil irrité ;
Pour un terme si court oubliez votre offense :
Et poursuivez alors votre juste vengeance.

STARNE.

Eh ! quoi, trois jours encor le haïr en secret ?
Et fatiguer mes yeux de son horrible aspect ?
Tu veux que, de Moïne avilissant la couche
J'y place, au lieu d'un fils, un assassin farouche.
Différer son trépas, surpasse mes efforts,
Les accens de ma voix trahiraient mes transports
Pourrais-je pour trois jours reculer ma vengeance ?
Trois jours encor, — sa mort échappe à ma puissance!

L'espoir de me venger par un tourment nouveau
A pu seul me fermer les portes du tombeau.
Le monde blâmera ma justice profonde
Mort, avec mon Toscar, que m'importe le monde !
La haine et non le sang circule dans mon corps,
Et tu veux pour trois jours arrêter mes transports ?
Pâlisse sur mon front l'éclat du diadême
Périsse mon royaume avec son roi lui-même ;
Pourvu que Fingal tombe, et qu'il tombe à mes yeux,
Que je voie à loisir son front audacieux
Perdre dans les tourmens sa fierté menaçante.
Heureux, quand j'entendrai de sa bouche mourante,
S'exhaler ce soupir douloureux et cruel
Ce soupir, précurseur du repos éternel...
Mais quel bruit me parvient... Ah! c'est lui qui s'avance,
Grands dieux ! se taire encore et voiler sa vengeance !
Mes yeux seuls, sur lui, promenant leur courroux,
Pourront marquer l'endroit qui recevra mes coups,
Que chacun d'eux lui porte une mortelle atteinte. . . .
Ma haine ne peut plus supporter la contrainte.

# ACTE I. SCÈNE I.

STARNE ( seul devant l'idole d'Odin ).

Sombre divinité du pôle mugissant,
Espérance du faible, et force du puissant,
Odin, dont la main invisible et fertile
Fait tourner l'univers sur son axe immobile,
Seconde, ô dieu vengeur ! ma juste trahison.
Tu parles, et ta voix devance l'aquilon,
Ta vengeance est semblable à la nue orageuse
Où l'ombre de Toscar se traîne malheureuse.
Sous le bras de Fingal ton trône est ébranlé ;
Par son bras odieux mon fils fut immolé ;
Son perfide regard trompa ma faible fille ;
Il me ravit l'honneur, dépeupla ma famille ;
Ne laissant que la haine à mon cœur isolé.
Il va paraître ici par l'orgueil aveuglé.
Grand dieu ! jette le trouble en son âme insolente :
Ce trouble, avant-coureur d'une chûte éclatante.
Tel qu'un monstre nourri de fureurs et de sang,
Qui pressé par les chiens suspendus à son flanc,
En vain veut échapper à l'instinct qui les guide
Et tombe en rugissant sous le filet perfide :
Qu'il se livre lui-même à mon bras irrité.

10662342



Ton temple recevra son glaive redouté
Et son casque ombragé d'une aile menaçante
De l'aigle, roi des airs, dépouille éblouissante,
Suspendus à tes murs ces sanglans monumens,
Jusqu'au dernier mortel, jusqu'au terme du tems;
De sa chûte terible épouvantant la terre,
Attesteront ici : que devant ton tonnerre
L'audace du plus fort rentre dans le néant,
L'univers apprendra : qu'au pouvoir du *Géant*
La puissance d'Odin semblait inférieure.
Mais il tombe — et trois pas embrassent sa demeure.

F I N.

10662342

# TABLE DES MATIÈRES.

## ÉPITRES.


Pag.

Souvenirs d'un Vieillard, épître à mon vieil ami. 1

Épitre à Ivacheff. . . . . 10

L'amour affligé, épître à Mad. la Psse. C. G. . . . n, née S. . . . . ff. . . . . 14


## POESIES DIVERSES.


A Mad. la Psse. D. . . . ky, née Psse. G. . . . . n. 21

A la même, à l'occasion de son jour de nom. . . . 24

Pour l'Album de Mad. J. . . . . y. . . . . 25

A Mlle P. . . . . B. . . . . off, pour son album. . 27

A Mad. la Psse. T. . . . koy, née Csse. W. . . . . n. (impromptu). . . . . 28

Romance (sur les mots donnés : *Aimer et plaire*). 29

Traduction d'une Ode d'Horace. . . . . 31

*Idem. idem.* . . . . . 34

Le Vieillard du Meschacebé. . . . . 39

Fragment de Polyxène tragédie d'Ozéroff. . . . 45

Fragment de Fingal, tragédie d'Ozéroff. . . . 53

10662342

LMU
MÜNCHEN

10662342

10662342

U B D
MÜNCHEN

10062042